

**JEAN-CLAUDE GAUTHIER**

**RETOUR A LA CASBAH**

**Roman**



## **Diên Biên Phu, mars 1954**

Tout autour de nous les viets creusent des tranchées. Toutes les nuits résonnent les coups de pelles, on va bientôt les avoir dans les pattes, grommelle l'adjudant Larrieu. Tout comme son pote Legoïenec, il est à la tête d'une section de tirailleurs algériens du 7RTA. Ils sont ensemble depuis septembre 1943 pour le débarquement de Sicile. Puis ils ont combattu cote à cote à Monte-Cassino, et connu le débarquement de Provence et filé directement sur l'Alsace après avoir été sérieusement accrochés dans la trouée de Belfort où Larrieu qui n'était à cette époque que brigadier fut blessé par un éclat d'obus à la jambe.

L'aventure, Pierre Larrieu la connaît. A dix huit ans, en 1938, il se fait la belle de l'orphelinat de Toulouse où il était depuis sa naissance, pour aller se battre en Espagne contre les franquistes. En 39, il participe à la sanglante bataille de Madrid. Après la défaite, il réussit à fuir vers l'Algérie, et s'engage dans l'armée française. Il participera à la libération de la France avec la deuxième DB de Leclerc. Printemps 44, il est de retour à Alger à la suite de sa blessure et affecté à Maison Carrée.

C'est durant cette période, qu'il rencontrera, Claudine, une pétillante brunette Pied-noir des quartiers d'El-Biar. Dans la foulée, ils se marient. En novembre 44 est né Jacques, le p'tit Jacot pour son père. C'est sur les hauteurs d'Alger, à la Bouzaréah, que Pierre Larrieu va installer sa petite famille, dans une jolie maison entourée d'un jardin clôturé par des grilles en fer forgé vert. Après quelques années de répit, il reprend la bagarre sur les terres d'Indochine où il y fera trois séjours.

Aujourd'hui, c'est près de ce village en pays Thaï, avec 13000 autres soldats qu'il défend ce camp retranché face à 40000 hommes des divisions d'élites vietminh.

L'adjudant Larrieu est positionné avec sa section à la défense de Gabrielle à proximité de Béatrice, les deux positions avancées du dispositif. Cela fait deux mois qu'ils creusent le calcaire, construisent des casemates, déroulent des barbelés. Cela fait deux jours depuis le 11 mars que les tirs d'artillerie viets, ont commencé. La piste d'aviation est détruite, les liaisons aériennes sont coupées. Dien-Bien-Phu est isolé du reste du monde.

*Larbi ! Amène-toi !* Hurle l'adjudant.

Le caporal Larbi est le radio et l'ordonnance de la section, lui aussi est avec Larrieu depuis la campagne d'Italie.

*Préviens les hommes, qu'ils restent sur leurs gardes, je sens qu'on ne va pas tarder à avoir les naqués sur le dos.*

Sur son flanc droit, ce sont les hommes de son pote Legoï qui veillent. Le PC du régiment se trouve en arrière à environ cinq cent mètres.

Le 13 en fin d'après-midi, la position Béatrice, subit un bombardement d'une violence inouïe. Dès le début de l'attaque, un obus de 105 tomba sur le poste de commandement tuant le chef de bataillon et son état-major. A la tombée de la nuit, les viets se ruent à l'assaut de la position. Les légionnaires se battent à un contre dix et finirent par céder. A minuit, le principal centre de résistance venait de tomber sans qu'aucune contre-attaque de l'extérieure n'ait été organisée.

De la même manière, le 14 mars vers dix sept heures les orgues de Staline viets, se mirent à arroser Gabrielle. Larrieu, fit passer le message de rester à l'abri pendant l'orage et de se préparer, les viets passeraient à l'attaque dès la fin du tir de barrage. Un premier assaut fut repoussé. Vers trois heures du matin, nouvelle attaque, même schéma, l'artillerie puis l'assaut en règle. Comme pour Béatrice, un obus tomba sur le PC et décima tous les officiers. Le centre résista jusqu'à cinq heures du matin, puis, se replia vers le sud. Ce sont quatre officiers et cent cinquante tirailleurs qui arrivent vers le centre Huguette, hagards, complètement harassés et couverts

de poussière jaune après douze heures de combat ininterrompues.

En trois jours, le dispositif, venait de perdre ses deux principales défenses sans qu'aucune contre-attaque n'ait été menée.

*Alors, Legoï, pas trop de bobo chez toi ? Dit Larrieu en lui tendant un quart de café.*

*Si je tenais l'enfant de salaud, qui à eut l'idée de nous enterrer dans une cuvette sous prétexte qu'en face, il n'y aurait pas d'artillerie. Pour eux, c'est du tir au pigeon et on ne voit même pas d'où partent les coups. La plupart de nos officiers ont été tués ou blessés dès la première attaque.*

*Notre boss est toujours OK lui, maniaque qu'il est, il était en train de vérifier nos défenses lorsque le PC a pris un obus.*

Le capitaine Toussaint était un tatillon mais cela lui avait une fois de plus sauvé la vie. C'est sous son commandement que Larrieu, Legoïenec, le caporal Larbi et cent cinquante tirailleurs algériens, vont continuer jusqu'à l'ultime assaut le 7 mai 1954 la bataille de Dien-Bien-Phu.

Durant tout ce temps, les viets menèrent le siège d'un camp retranché jusqu'à son étouffement. A aucun instant, ils ne furent inquiétés par des actions de dégagement. Le commandement français, imbu de sa personnalité avait sous-estimé son ennemi en particulier sa capacité à mobiliser hommes et matériel, si loin de ses bases.

**Alger, La Bouzaréah. Mai 1954.**

Je rentre de l'école, je suis en CM1. Je viens d'avoir mon livret de notes. Le maître m'a félicité, je suis toujours le premier de ma classe. *As-tu des nouvelles de ton papa ?*

Depuis deux mois, les nouvelles arrivent au compte goutte. On en sait pas plus que ce que l'on entend à la radio. La dernière lettre de papa remonte à plus de deux mois.

Je traverse la place des bus, passe devant le bain-douche et m'arrête devant le centre d'accueil militaire où j'y ai mes habitudes.

*Salut, Jacot, t'as bien bossé ce matin ? Tu veux une gazouse ?*

Lui c'est Ringo, le sergent responsable du centre. C'est un endroit où les bidasses de passage ou en permission peuvent venir passer un ou deux jours. Un



peu comme un hôtel gratuit. Ringo a pris l'habitude de me voir passer, à l'occasion, il m'offre à boire, on écoute quelques disques de rock ou de jazz qu'il fait venir des Etats-Unis ou alors on parle foot. Son équipe préférée, c'est Reims. Après avoir bu ma gazouse, boisson à la pomme gazéifiée, à la mode auprès des jeunes d'Alger à cette époque, j'entame une partie de baby-foot avec deux trouffions de passage. Je fais équipe avec le curé. C'est un séminariste faisant son service militaire qui fait fonction d'aumonier pour le centre d'accueil. Il est bien sympa mais il a tendance à avoir les mains baladeuses, il ne peut pas s'empêcher de me passer la main dans les cheveux.

*Bas les pattes, cureton !*

Et les choses rentrent dans l'ordre. Nous gagnons cinq à quatre.

*Salut tout le monde. A demain.*

Je prends la direction de la maison vers le haut de La Bouzaréah. Je passe devant tout une série de villas où les odeurs printanières se mélangent. Ici ce sont des tamaris, là ce sont des lauriers ou encore des chèvrefeuilles et du jasmin avec son parfum acre. Je me rapproche de notre maison où ce sont les grandes grappes dégoulinantes de fleurs de glycines qui embaument l'atmosphère.

Je suis surpris quand je vois devant chez moi une jeep stationnée avec un bidasse qui poireaute au volant. J'essaye d'identifier son régiment mais, ce n'est pas

celui de mon père. Pas de doute, c'est bien chez nous, en arrivant devant la porte d'entrée, j'entends des voix qui viennent de l'intérieur.

*Maman, je suis rentré !* Je crie en franchissant le pas de porte.

Dans le séjour, je vois ma mère effondrée sur une chaise, la tête entre les mains et en larmes. Devant elle, se tiennent debout un capitaine et une PFAT (personnel féminin de l'armée de terre).

*Jacot, dit-elle en reniflant. Papa fait partie des tués à Dien-Bien-Phu, le sept mai, dernier jour de l'attaque.*

Ca me tape les tympanes, ça me tourne la tête, j'ai envie de crier, je serre les dents et je cours dans ma chambre pour me jeter sur mon lit. Là je me mets à pleurer de tout mon saoul. Mon papa est mort, mon papa est mort que je n'arrête pas de répéter. Je ne peux pas y croire. Ils se sont trompés. Il va revenir. Il n'a pas pu me faire cela. Il m'avait promis d'aller pêcher des rougets à la Pointe Pescade. Au bout d'un long moment c'est la PFAT qui est entrée dans ma chambre. Elle essaye de me reconforter, je suis sur le point de l'envoyer balader, mais elle n'y est pour rien dans cette affaire. J'avais un mauvais pressentiment ces derniers temps.

Depuis dix jours que la bataille était finie, nous n'avions aucune nouvelle. Comme on dit, pas de nouvelle, bonne nouvelle. Dans le pire des cas on

pensait qu'il avait été fait prisonnier ou qu'il était blessé. Le capitaine n'a pas pu nous donner beaucoup de détail sauf que sa position a été touchée par un obus le matin du sept mai. Sa compagnie a pratiquement été anéantie. Seuls quelques blessés ont pu en réchapper. L'adjudant Legoïenec et le caporal Larbi font partie de ceux-ci.

Huit jours plus tard, une cérémonie eut lieu à la caserne de Fort de l'eau. Depuis une semaine, Isabelle la blonde PFAT nous rend visite tous les jours. C'est elle qui s'occupe des formalités et de l'assistance. Maman est effondrée et incapable de reprendre le dessus. Elle nous a fait attribuer une aide familiale qui vient tous les jours pour assurer le quotidien.

Aujourd'hui, c'est elle qui nous accompagne à bord d'une 403 Peugeot noire, mise à notre disposition par l'armée. J'ai revêtu mes habits du dimanche, maman est habillée d'une grande robe noire et d'un voile noir sur la tête. Elle qui n'a que trente quatre, paraît avoir vieilli de vingt ans, tout d'un coup.

Arrivés sur place, une certaine effervescence règne aux abords. Des centaines de voitures sont stationnées sur les parkings environnants. Des soldats en grande tenue assurent le service d'ordre et la circulation. Nous sommes dirigés vers la place d'arme dans un silence pesant. Quelques sanglots ou murmurent se font à peine entendre. Nous croisons des officiers en tenue de parade

et bon nombre de femmes, voilées et vêtues de noire avec parfois des gamins à leur traine, qui sont comme moi venus dire adieu à leur papa ou leur frère. Au milieu de la cours, une quarantaine de cercueils, tous recouverts d'un drapeau bleu, blanc, rouge sont alignés sur quatre rangs. Sur chacun est posé un coussin en velours rouge avec les médailles du soldat défunt, épinglées dessus.

A voix basse, je demande à Isabelle, *lequel c'est celui de mon papa*. Elle s'absente un instant. Je la vois parler avec un commandant, puis revenir.

*C'est le premier à droite, au deuxième rang.*

A partir de ce moment, je ne le quitte plus des yeux. Comme si j'avais peur qu'il parte encore une fois. Derrière les cercueils, tous les hommes du régiment sont au garde à vous, en armes avec leur drapeau. La fanfare est au centre à coté de la garde d'honneur en tenue traditionnelle avec le burnous et le turban accompagnée de la mascotte du régiment, un magnifique bélier habillé d'un tablier de cuir aux armes du régiment. La fanfare se fait entendre et entame la marche consulaire lorsqu'un général accompagné d'un ministre passe en revue les troupes. Ensuite le ministre se dirige vers un micro et commence un long discours.

J'ai décroché, je suis ailleurs, à Pointe Pescade, avec papa lorsqu'on pêchait les petits rougets pour en faire une friture le soir en rentrant à la maison ou encore

les rascasses rouges et leurs longues épines qui finiront en bouillabaisse. Me reviennent aussi les odeurs des brochettes et des merguez mélangées à celle des pins que papa nous préparait dans la forêt de Zéralda tout en se tapant une anisette comme il disait. C'est fini tout cela.

Un roulement de tambour me ramène à la réalité. La musique joue aux morts et s'en suit une minute de silence ponctuée de toutes parts de sanglots non contenus. Douze coups de fusil sont tirés puis on entend La Marseillaise. Le général prend la parole et énumère la longue liste des morts pour la France et décerne les médailles à titre posthume. Mon papa reçoit le titre de chevalier de la légion d'honneur. Cela lui fait une belle jambe maintenant ou il est.

Ensuite, c'est dans un concert de sanglots et de pleurs que les proches et amis, se dirigent vers les cercueils pour un dernier adieu. On est obligé de soutenir maman, elle est incapable de faire un pas toute seule. Un capitaine, Toussaint, de son nom, est venu nous présenter ses condoléances. Une cousine de maman est là, avec son accent pied-noir, je l'entends dire à voix basse : *Je t'avais dit de ne pas épouser un militaire, en plus te voila toute seule avec un mioche sur les bras.* Je la hais celle là. La cérémonie se termine par une collation sous une grande tente où toutes les familles se retrouvent. L'enterrement a eu lieu l'après-midi au cimetière de La Bouzaréah, qui domine de sa

hauteur toute la baie d'Alger. Papa ne sera plus très loin, ainsi je pourrai lui rendre visite souvent.

Les semaines suivantes furent pénibles, maman reste prostrée pendant des heures près de la fenêtre. Heureusement que Isabelle vient nous voir régulièrement, ça nous change un peu l'ambiance. Et puis nous avons l'aide familiale qui est là tous les jours.

Au bout de quelques jours, j'ai repris l'école, tout le monde est très prévenant avec moi. Le maitre, ne me demandera plus si j'ai des nouvelles de mon papa.

En rentrant, je passe voir Ringo que je n'avais pas revu depuis le fameux jour ou j'avais vu une jeep devant la maison.

*Tu veux une gazouse, petit ?*

*On a su pour ton papa, c'est bien triste. Si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à me demander. Ici on est tous prêts à t'aider.*

Cela me fait du bien de rester un moment à discuter, je retarde le moment de rentrer à la maison, c'est si triste, maman ne parle presque plus. Ringo me commente les derniers résultats de foot. Il me montre un disque d'un nouveau chanteur, Georges Brassens, lui sera une grande vedette me dit-il. Ringo est un connaisseur.

Je rentre à la maison en trainant les pattes. Plus rien n'est comme avant, je ne perçois même plus les odeurs du jasmin, des lauriers roses, les glycines devant la maison pendouillent et se répandent sur le sol en de grosses taches violettes. Tout est glauque.

Nous avons reçu un nouveau statut administratif. Maman est devenue veuve de guerre et moi je suis pupille de la nation. Ce qui pour l'instant ne me dit pas grand-chose, mais par la suite aura de grosses conséquences pour le restant de ma vie.

Le dix juin, à mon retour de l'école à midi, je trouve une lettre entourée de bleu blanc rouge du service des armées. Je reconnais l'écriture. Je rentre en hurlant dans la cuisine.

*Maman, maman, c'est une lettre de papa !*

Ma mère devient toute blanche, elle vacille, l'aide l'accompagne sur le divan. Elle prend la lettre dans ses mains et la regarde un moment comme si c'était un extra-terrestre. Elle est datée du 11 mars dit-elle, plus de trois mois de retard. Toute tremblante, elle finit par l'ouvrir. Comme par le passé il y a deux feuilles à l'intérieur, chacun la sienne. Je prends celle qui m'est adressée.

*Dien- Bien-Phu le 11 mars 1954*

*Mon p'tit Jacot*

*Ici, les affaires semblent se gâter, je profite d'un moment de calme pour t'envoyer un petit mot. Je ne sais pas si cette lettre te parviendra car nous sommes de plus en plus coupés de tout. Si tu ne reçois plus de nouvelles, ne t'inquiète pas. Prépare tes cannes à pêche, dès que l'on aura repoussé les viets, on ira tous les deux taquiner les rascasses. Legoï, ton parrain te passe le bonjour et t'a préparé un cadeau surprise pour notre retour. La vie ici est des plus rudimentaires. On fait une cure de rations de l'armée. A force de manger du singe, (surnom du corned-beef), on finit par avoir des poils partout. Legoï se met déjà à grimper dans les arbres, les grognements de singe, il les avait déjà à la naissance. Je pense que tu travailles toujours aussi bien à l'école. Si tu veux devenir médecin plus tard, il faut continuer. Prends bien soin de ta maman, pendant mon absence, c'est toi l'homme de la maison. Je t'embrasse bien fort et je pense déjà au moment où on se reverra.*

*Ton papa qui t'aime.*



Je jette la lettre de colère par terre et me mets à chialer. Maman en fait de même dans son coin. Je ne sais pas si cette lettre fait du bien ou du mal. Ce sont les derniers mots de mon papa. Je la plie en quatre et vais la ranger précautionneusement, comme une relique dans ma chambre.

Dans les jours qui suivirent, je suis incapable de vous dire le nombre de fois où j'ai relu cette lettre. En fin de compte, elle me faisait du bien.

L'après midi, après l'école, je fis un détour par le cimetière. Les fleurs sur la tombe commençaient à être fanées.

*Papa, on a reçu ta lettre, elle nous a beaucoup fait pleurer maman et moi, mais je suis quand même content de l'avoir reçue. Je te fais une grosse bise, je reviendrai te voir bientôt.*

Au fait, Legoï, qu'est ce qu'il est devenu celui-là. Aucune nouvelle de mon parrain. Tout ce qu'on sait c'est qu'il a été blessé. Dans notre chagrin, on ne pensait pas du tout à lui.

Quand on parle du loup...

Dernière semaine de juin, il ne reste que quelques jours avant les grandes vacances. Comme à l'habitude,

je suis passé voir mon pote Ringo et reprends mon chemin habituel de la maison. Tiens je me dis, Isabelle est de passage. Je presse le pas. J'aime bien quand Isabelle vient nous voir, elle essaie de mettre un peu de gaité dans une maison où plus rien ne vit. Je franchis le pas de la porte en criant, *je suis là !*

*Moi, aussi me répond une voix d'homme.*

*Legoï ! Tu es revenu ?*

Il est tout amaigri, très bronzé avec le bras gauche dans le plâtre. Il me soulève avec son bras valide pour me déposer une bise sur le front.

*Comment vas-tu mon grand, me dit-il ?*

Je ne sais pas quoi répondre, je reste muet.

*C'est à toi qu'il faut demander cela, dit ma mère.*

*Ou étais-tu passé ? Tu restes ici pour manger et tu nous raconteras.*

Ma mère s'affaire en préparatifs, ça a l'air de la stimuler. La présence de mon parrain lui redonne goût à la vie. Et Legoï raconta.

Dien-Bien-Phu, le dernier jour, les bombardements en continu des orgues de Staline, l'assaut des viets à vingt contre un qui se jettent sur les barbelés pour servir de passerelles pour les vagues suivantes, les boyaux creusés pendant la nuit qui conduiront à l'invasion par les petits hommes en pyjamas noirs. Le manque de renfort tant promis et qui n'arrive jamais. Le pire dans cette débâcle fut la pénurie de munitions. On finissait